

SE PERDRE DANS LES BOIS

par

Harry Bernard

Rien de plus terrible que de se perdre dans le bois. On sait l'histoire de François Paradis, qui s'écarta dans la neige et le vent, et jamais ne croisa la route qui le devait conduire à Maria Chapdelaine. S'égarer ne signifie pas nécessairement la mort, à échéance plus ou moins brève, mais il y a les possibilités. Surtout, si un homme s'affole. S'il n'a pas d'arme, de cordes, d'hameçons, la situation se complique. S'il manque d'allumettes, elle devient désespérée. Car il faut manger, faire du feu pour se chauffer, si le temps est froid. Ici apparaît la sagesse de la loi non écrite de la forêt, qui défend de tuer sans raison les porcs-épics. Ces rongeurs lourdauds et à l'intellect lent, qui s'immobilisent quand ils se croient en danger, se cachent la tête sous un billot ou une pierre, hérissant leurs dards de partout, sont les seuls animaux sauvages qu'un homme destiné à mourir de faim peut tuer d'un bâton. Il n'aura qu'à se garer de la queue, abondamment piquante, dont la bête essaiera de le frapper. L'ennui, c'est que les porcs-épics ne sont pas aussi nombreux qu'on le pense, et vous pouvez errer des jours sans en apercevoir l'ombre d'un. C'est ordinairement ce qui se produit, quand on compte sur un porc-épic pour son dîner.

L'homme bel et bien perdu, qui ne sait plus quelle direction prendre, ne doit pas perdre la tête. Rien ne lui sert de courir, même si la nature du terrain le permet. Car il tournera en rond, et tourner vite apporte le même résultat que tourner lentement. Le plus étrange, c'est que l'égaré peut revenir à son point de départ, à des lieux vus et revus, et ne pas se reconnaître. Tant il est complètement désorienté, la terreur aidant, et privé de ses moyens. Le mieux est de s'asseoir sur un tronç renversé, de se cacher le visage dans les mains pour oublier un moment le paysage, de se reposer, de réfléchir. Il fumera une cigarette, sans oublier d'étendre soigneusement le mégot, de façon à ne pas mettre le feu — ce qui ne simplifierait rien.

Que faire ensuite ? Essayez, son aplomb revenu en partie, de se situer par la mousse qui adhère aux arbres ? Rien de plus incertain. La mousse indique le sud aussi bien que le nord, selon l'humidité et l'ombre du sous-

bois, dix autres facteurs. Ne pas commettre l'erreur d'y voir une boussole naturelle. Si le jour s'attarde, déterminer plutôt la position du soleil, comparer avec celle qu'il avait le matin, à divers moments de la journée, et peut-être pourra-t-on atteindre au chemin qui ramènera aux compagnons, au canot qui attend sur la rive. Si l'on a une arme à feu, tirer deux coups en l'air, dans l'espoir qu'un ami, ou un autre coureur de bois, tenté à quelques arpents, entendra cet appel de détresse. Si l'on ne porte ni revolver ni carabine, ou manque de munitions, attendre qu'on vienne vous chercher. Entre temps se préparer, tandis qu'il fait en-

le préparerez dans le sable, le gravier sur un fond rocheux, pour qu'il ne communique pas au sol spongieux, inflammable comme du soufre ou de l'amadou. Et vous attendrez avec patience l'aube en robe rose, selon les poètes, mais mouillée de froide rosée voilée de brumes humides, dans la pénombre nordique. Vous gêlez pas devant quand vous vous réchaufferez par derrière, et vice-versa, mais ce n'est encore mieux que de geler de partout en même temps. Vous n'avez rien à craindre, jusqu'au lever d'un nouveau soleil. Pas même les bêtes sauvages, qui n'attaquent pas l'homme. Votre feu les tiendra d'ailleurs à dis-



L'aspect peu invitant qu'offrait l'été dernier la mousse qui séjournait le rivièrè Versillon à proximité lac Munkag. Il serait ennuyeux de s'égarer en pareil terrain.

core jour, à passer une nuit aussi confortable que possible.

Commencez par amasser du bois, beaucoup de bois, tout le bois que vous pourrez, aussi longtemps que l'obscurité ne vous aura pas enveloppé. Car il n'est pas plus gai de grelotter que de mourir à moitié de peur. Les nuits sont froides, même en été, dans la forêt et la montagne. Il faudra du combustible en quantité pour alimenter un feu vif, car l'on n'a aucune idée des branches sèches qui se consomment, entre neuf heures du soir et six heures du matin. Vous n'en trouverez pas dans le noir, car vous ne verrez pas alors à vos pieds. Un feu peuplera aussi votre solitude. Vous

taunce, s'il en rôde dans le voisinage. Rappelez-vous qu'elles ont peut-être vu vous, plus encore que vous n'avez pu d'elles. Les loups eux-mêmes n'approcheront pas, et si par hasard vous entendez des hurlements au loin, c'est le plus que vous puissiez espérer. Au cœur de la nuit, si vous êtes surpris par un bruit insolite, décuplé par votre nervosité, ce sera au plus celui d'un lièvre cherchant à se mettre à couvert, qui frappe la terre dure de ses pattes de derrière.

Mon vieil ami Tancède Dubois, gérant de la Consolidated Paper Corporation au poste du Chapeau de Paule, fut le héros d'une aventure de ce genre, au cours de l'automne dernier.

En compagnie de deux amis, il chassa la perdrix, ou gélinotte, un dimanche après-midi. C'était la mi-septembre, mais il faisait beau, presque chaud, et il ne portait qu'un léger tricot par dessus sa chemise. Il marchait en direction du lac Gagnon. A un moment, il quitta la route pour suivre un oiseau qui volait d'arbre en arbre, ne se décidant pas à se brancher. Il s'éloigna ainsi de cinq ou six arpents et se trouva soudain sur un coteau qu'il n'avait jamais vu et ne pouvait, malgré son habitude de la région, aucunement reconnaître. Il se demanda jusqu'à quel point il était égaré, essaya de regagner le chemin, prenant à droite, à gauche, n'y réussit pas, marcha ensuite à l'aveugle et revint à son coteau. Il tira ses deux dernières cartouches et attendit. Personne ne vint. Ayant senti, il chercha de l'eau et n'en trouva point. Pas une mare dans les alentours et les ruisseaux étaient vides, à la suite de la sécheresse des mois d'été. Pour comble de malheur, l'égaré n'avait pas d'allumettes dans ses poches. Il songea à son briquet, se rappela ne pas y avoir versé d'essence depuis une bonne semaine.

Il lui restait deux cigarettes, mais il n'avait pas une bouchée à se mettre sous la dent. Le soir tombant, il jugea qu'il en avait probablement pour la nuit et se mit à ramasser du bois. L'air fraîchissait et son mince gilet de laine semblait plus mince. Il prépara son feu avec soin, l'étouffant généreusement d'écorce de bouleau. Puis vint le temps d'allumer. Le briquet fonctionnerait-il ou non ? En une circonstance telle, un briquet normal se fait comme un point d'honneur de se montrer indifférent aux sollicitations les plus pressantes. Par pur caprice, esprit de contradiction, celui de Dubeau produisit une étincelle, une flamme vacillante, qu'il réussit à communiquer au bouleau. L'homme eut un soupir de soulagement. Puis il alluma une cigarette, en fuma la moitié, l'éteignit. L'économie était de mise. Dès lors, Dubeau s'occupa à souffrir son feu. Il faisait chaud par devant, froid par derrière, en succession. Quand le jour vint, il était attendu depuis longtemps. D'après la position du soleil, le chasseur jugea de la direction à prendre et se mit en route. Il rencontra peu après ses compagnons de la veille.

Ceux-ci avaient essayé de le localiser, dès qu'ils s'étaient rendu compte de la situation, mais l'obscurité les avait gagnés, comme ils disaient, et ils étaient retournés au Chapeau. Ils ne s'inquiétèrent pas outre mesure, sachant que le disparu saurait se tirer d'affaire. De bonne heure le lendemain, ils s'étaient remis en campagne.

Dubeau de conclure, avec sa bonhomie coutumière :

— Moi, ça m'arrive une fois par année . . . tous les deux ans . . . quand je m'obstine à suivre un lièvre ou une perdrix trop farouche pour mon goût. L'important, c'est de ne pas s'en faire, de ramasser son bois avant la noirceur. C'est qu'il en faut, des branches, pour chauffer du soir au matin . . . J'en sais quelque chose et je vous le dis . . .

Une autre histoire, moins amusante, est celle de ce jeune homme de seize ans qui se perdit en plein jour, aux environs de la rivière Savane, à une trentaine de milles du Chapeau, il y a trois ou quatre ans. Il en était à sa première expérience du bois, où il a-



Une partie du campement de la rivière Savane, d'où partit le jeune homme qui s'égarait dans le bois et y mourut, il y a quelques années. On ne retrouva son cadavre que des semaines plus tard.

vait suivi son père, son frère, ou un cousin. Je savais son nom, mais l'ai oublié. Il faisait partie d'une équipe de flottage, qui venait de terminer son travail à la rivière Savane, laquelle avait déversé 45,000 cordes de pitoune dans la Vermillon, qui à son tour les conduirait au Saint-Maurice. Le chef de l'équipe, Bébé Parent ou un autre, avait averti les hommes de se tenir prêts à partir pour un nouveau campement, et que des camions les viendraient chercher dans l'après-midi. Chacun prépara son sac, son paqueton. On démonta les tentes et le cuisinier empila ses ustensiles, sa vaisselle, ce qu'il lui restait de victuailles, dans caisses et barils. On s'installerait probablement au cricque Caousacouta, à mi-chemin entre le Chapeau et le lac Gagnon, quartiers généraux des gardes forestiers — on dit là-bas gardes-feu — de la *St. Maurice Fire Protection Association*. On attendit les camions, qui tardaient. C'est à ce moment que le garçon s'approcha du patron et lui dit qu'il entendait s'éloigner un peu, pour aller se chercher de la gomme d'épinette. Il ne revint pas.

Sitôt la disparition constatée, les recherches commencèrent. Le garçon n'était nulle part. On estima qu'il ne pouvait s'être éloigné beaucoup, car il ne connaissait pas le bois

et avait toujours paru hésitant à y pénétrer, sauf avec d'autres. Peut-être était-il tombé à l'eau, s'était-il noyé ? Comme on ne relevait aucune piste, on communiqua finalement avec les gardes forestiers. Pendant quarante-huit heures, plus de cent hommes battirent la forêt sans succès. De plus en plus, l'hypothèse de la noyade paraissait vraisemblable. On retrouvait le corps dans quelques jours, flottant parmi les longueurs de bois de pulpe. Deux ou trois hommes restèrent cependant au camp de la Savane, pour le cas où l'enfant reviendrait, et les autres se remirent à la drave.

Des arpenteurs-géomètres l'aperçurent quatre ou cinq semaines plus tard, près d'un ruisseau, à quelques arpents de son point de départ. Il était mort. Le cadavre était dans la position assise, appuyé sur une grosse roche, dans un état avancé de décomposition. Le garçon avait enlevé sa chemise pour l'accrocher à une branche d'arbre, où elle pendait encore. On ne sut jamais ce qui lui était arrivé. Était-il mort de faim ? Ou était-il devenu fou, comme cela s'est vu ? Peut-être était-il mort de frayeur, succombant à une syncope ?

Est-il prudent d'avoir avec soi une boussole, en forêt ? Assurément, si l'on s'aventure sans guide dans une région que l'on connaît peu. Mais une boussole n'est utile qu'à la condition de lui faire confiance. Deux fois sur trois, un homme égaré commence par mettre en doute les indications de sa boussole. Peut-être n'est-elle pas en bon état, et peut-être s'est-elle brisée, dérangée, faussée en route ? Ou c'est l'homme qui se demande s'il sait s'en servir. L'incertitude entre dans l'esprit. De fait, a-t-on pris un jour la peine d'examiner sérieusement la boussole et de s'en faire expliquer le fonctionnement ? Peut-être y a-t-il aussi, dans le voisinage, des dépôts minéraux qui influent sur l'instrument et l'invitent à montrer le nord où il n'est pas. Même s'il se sait perdu à fond, incapable de se situer, le propriétaire de la boussole reste convaincu qu'il n'a guère dévié de la direction qu'il suivait, et que le nord est à sa gauche, bien que l'aiguille le dise à droite.

Pour se servir d'une boussole avec bénéfice, il faut partir de ce principe qu'elle ne se trompe pas. Elle a invariablement raison. Où elle pointe nord, là se trouve le nord. Si humiliant cela soit-il pour votre personne, et malgré votre intelligence, votre habitude du bois, votre habileté connue à tirer votre épingle du jeu, acceptez que la boussole erre moins que vous en matière d'orientation. Même mécanique, son jugement l'emporte sur le vôtre. C'est là un point à ne pas

oublier. Dès qu'un homme discute avec sa boussole, il n'est pas sur le chemin du retour à ses parents. Il est plus écarté que jamais.

Je ne me suis encore perdu dans la grande forêt, parce que je me garde de m'écarter des voies, terrestres ou autres, conseillées par la carte, et parce que le hasard me fut bon. Il y aura deux ans en août, je me fis accompagner d'un guide, mais il s'agissait d'un voyage d'environ 150 milles, dans une région où il n'est pas d'opérations forestières, où personne ne vit, si ce n'est les gardiens des barrages, à la décharge de lacs immenses. Détail curieux, le guide ne connaissait pas plus le pays que ses deux compagnons, et ensemble nous cherchâmes les routes à suivre, de notre point de départ à celui choisi comme but ultime. Nous avions deux excellentes cartes, que nous nous appliquions à étudier et déchiffrer, dix fois le jour. J'appris ainsi à lire une carte, à l'interpréter, la traduire en termes d'accidents de terrain, car rien ne ressemble moins au dessin d'un rivièrre ou d'un lac, d'une montagne, à l'échelle de trois milles au pouce, que la réalité tangible, présentée en eau et en roc, en chûtes et portages, en arbres, savanes ou brûlés reverdis. Nous apprîmes aussi à repérer les entrées de portages, dans un rideau apparemment uniforme de conifères et de feuillus, à juger de courants et remous, à tirer parti des sites pour notre campement.

À la veillée, devant le feu qui tempérât l'atmosphère en éclairant l'intérieur de la tente, nous causions pendant des heures, tirant sur des pipes plus ou moins récalcitrantes. Un soir, le guide Edouard Lemieux posa une question embarrassante, formulée à peu près comme suit:

— Que feriez-vous à l'approche de l'hiver, quand il a commencé de neiger, si vous vous perdiez dans le bois, vers les quatre ou cinq heures de l'après-midi, sachant qu'il vous est absolument impossible d'arriver à votre camp ?

— Supposons que vous ne savez plus où vous êtes. Vous avez de quoi manger dans votre sac et vous êtes habillé assez chaudement. La neige vous aveugle, poussée par le vent, et vous avancez difficilement. La bruyante tombe et le froid grandit. Vous n'avez qu'une perspective celle de coucher en plein bois, sans abri, et vous risquez de geler à mort au cours de la nuit. Que feriez-vous ?

Nous nous regardions l'un l'autre, les deux interpellés, et n'osions pas répondre, de crainte de dire des sottises.

— Il y a plusieurs façons, dit Lemieux, de se tirer de votre mauvais pas. Vous pouvez faire un feu, et

résigné à ne pas dormir, vous chauffer tant bien que mal en attendant le jour. Après une paisible nuit, vous ne serez guère en état de marcher pendant des milles. Si vous savez comment vous y prendre, vous construisez un abri sommaire avec de grandes écorces de bouleau, si vous en découvrez, et des branches d'épinettes. Vous allumez quand vous en aurez le plus besoin, un bon feu à vos pieds, qui s'éteindra si vous surveillez le feu, vous ne dormirez pas. Si vous dormez, peut-être que vous ne vous réveillerez pas.

— Alors ?

Lemieux de donner une réponse à laquelle personne n'eût songé, et qui ne viendrait à l'idée d'aucun profane, même doué d'une imagination fertile.

On commence, dit-il, par choisir un endroit abrité. Près d'un rocher, qui protégera du vent. Puis l'on construit un feu, pas un feu ordinaire, mais un feu auquel on ajoute sans arrêt, et qui aura finalement sept ou huit pieds de long, par quatre de large. Aux derniers jours de l'automne, aux premiers de l'hiver, quand la neige tombe, il n'y a pas à s'inquiéter d'incendie en forêt. Votre brasier fondra la neige, sous lui et alentour. Laissez brûler longtemps, trois ou quatre heures, et le travail exigé vous occupera, vous distraira de vos soucis im-

mediats. Avec le temps, le sol se réchauffera, sur une profondeur de trois ou quatre pieds. Le moment venu, vous démolissez le feu, posez au loin les dernières braises, et sur la cendre chaude vous couchez un épais matelas de sapinages, où vous étendez avec tranquillité et confiance. La chaleur entrée dans le sol, et qui s'échappera peu à peu, vous tiendra confortable jusqu'au matin. Vous n'aurez pas reposé longtemps, mais cinq ou six heures de sommeil valent mieux que rien.

La conversation de Lemieux offrait toujours de l'intérêt. De la tour de la vie qu'on y mène, l'homme n'a tout. Il passa près de trente ans à la cour, seul ou avec d'autres, travailla dans les chantiers, guida *marcha et colla*, piégea les animaux, fourrura. Il est une vivante leçon de chose. On n'a aucune idée de ce que les hommes comme lui, qui ne montrent pas vains de leur science persuadés, semble-t-il, qu'elle n'a rien d'extraordinaire et que tout le monde est à même de la posséder.

Si je ne me suis jamais égaré en Haute-Mauricie, cela m'est arrivé plusieurs fois. Au moins deux fois. La première en pêchant la truite dans une rivière large comme un ruisseau, dans les limites de Sainte-Lucie, près Saint-

Les voici de nouveau — Les meilleurs hors-bord jamais construits

MARTIN "66" AVEC LE NOUVEAU

contrôle "synchro-twist"



Commande à la fois l'allumage et le carburateur.

Simplifie la conduite du moteur.

Permet de mieux contrôler la vitesse du moteur.

Guide tout en contrôlant.

Maintenant, vous pouvez filer jusqu'à cette botture de sable, ce lit d'herbes submergées ou ce quai et d'un tour de poignet actionner la poignée commode et modérer à cette basse vitesse qui a rendu le Martin si fumeux. Vous n'avez plus besoin de vous tordre le corps ou de faire de l'acrobatie pour changer ou réduire la vitesse. Vous regardez toujours à l'avant tout en conservant au bout de vos doigts le contrôle parfait de votre moteur.

MONTREAL MOTOR BOAT CO. LTD.

625, rue St-Jacques Ouest, Montréal, Qué.

Deux cylindres à allumage alternatif 7.2 c.c.
44 lbs (approx.)
Certifié à 4,000 R.P.M.

Agathe: la seconde, dans un bois de Roxton Falls, où j'avais été aux framboises avec mes enfants. Dans un cas comme dans l'autre, rien ne pouvait être plus sot.

A la rivière Dufresne, je pataugeais dans l'eau jusqu'aux genoux, avec un compagnon, quand nous entrâmes dans une série de méandres où poussait une sorte d'herbe à liens, plus haute que nous. Après quelques instants, voulant retourner sur nos pas, nous primes à droite, à gauche, nous nous mîmes à errer au hasard, conscients cependant que nous savions où nous allions. Aucun courant n'indiquait le fil de l'eau. Quand nous nous jugeâmes perdus, le sol tombait. A certains endroits, il fallait marcher sur le bout des ornières, pour que l'eau n'entrât pas dans nos bottes. Seule la Providence nous tira de notre impasse. Nous finîmes par regagner la terre ferme, et comme nous avançons à l'aveugle, souhaitant d'arriver quelque part, nous vîmes tout à coup devant nous un lac, où attendait une chaloupe. Nous ne reconnûmes pas le lac, ni la chaloupe, qui était la nôtre. Quelques objets laissés dans l'embarcation nous ramenèrent à nous-mêmes. Mais il nous parut, ramant vers la maison, que nous allions nous en éloignant.

Le bois de Roxton Falls se compose d'abattis où l'on cueille, selon les époques, des fraises pointues, des framboises ou des mûres, et d'une futaie assez dense, où des conifères oubliés se mêlent aux érables, aux hêtres, aux bouleaux. Envahi par les mauvaises herbes, un ancien chemin de charrois le traverse dans sa longueur, et l'on aperçoit ça et là, de chaque côté, des chaînes de roc hautes de six pieds, au sommet desquelles se juchent et se cramponnent des framboisiers audacieux. Passant d'une talle à l'autre, d'une baissière humide à un taillis, d'un pan de roc à une clairière hérissée de pruches, je m'aperçus soudain que j'étais loin et gagnai le chemin de traverse. J'eus d'abord toutes les peines à le localiser. M'y engageant, les abords et les arbres me parurent familiers. Pourtant, à mesure que j'avancais, le paysage prenait un aspect nouveau, et je me demandai comment je n'avais pas remarqué auparavant tels bouleaux jumeaux en bordure du sentier, tel groupement de groseillers sauvages, tel épais tapis d'immortelles en fleurs. Le chemin devenant difficile, encombré de plantes qui me montaient à mi-corps, je finis par me rendre à l'évidence: je ne savais où j'étais. Egaré dans un bois de dimensions modestes, que je croyais connaître comme le creux de ma main,

Je regardai ma montre, vit qu'il était cinq heures, notai la position du soleil. Il était où il devait être, penchant vers l'ouest. Comme je marchais vers le couchant, je n'eus qu'à lui tourner le dos pour rejoindre les miens. Il va sans dire que je ne me vantai de rien.

La situation n'est pas toujours aussi banale, ni la solution aussi simple. Il arrive qu'on n'a pas de chemin à suivre, dans un sens ou dans l'autre, et le soleil peut manquer quand nous comptons sur lui. Alors importe-t-il de garder son sang-froid, ses nerfs, de ne pas se précipiter. On s'assoit pour se reposer et l'on essaye de penser. Rien, à ce moment, n'est plus difficile que de penser. Puis l'on entreprend, si l'on a quelque facilité d'observation, de faire en sens contraire le trajet accompli antérieurement. Deux fois sur trois, on n'y réussit aucunement. Parce que tous les arbres se ressemblent, même s'ils diffèrent des racines au faite, et parce que l'image d'un rocher ne s'est gravée dans notre esprit. Si l'on rencontre un ruisseau, c'est déjà un fil conducteur, si mince soit-il. Qu'on le suive en descendant le courant, jamais en remontant. Car un ruisseau va quelque part. Il aboutit à un ravin, une rivière, un lac. Il est susceptible de conduire à la grève que vous avez quittée, où attendent vos amis ou le canot. Il peut couler aussi vers un lac inconnu, mais c'est une chance à tenter. Pour le reste, priez Dieu et attendez qu'on vienne vous chercher. Si vous savez entre temps ne pas vous décourager trop, vous préserver du froid, vous garder en vie, vos compagnons finiront par tomber sur votre piste. Ils ne seront pas plus sûrs que vous du pays, mais ils montreront plus de prudence. Sachant qu'ils risquent de s'égarer à leur tour — ce que vous n'avez pas craint une seconde — ils marqueront leur chemin, plaquant un arbre à tous les dix pieds, coupant ou tordant une branche ça et là, notant la nature du terrain et les formations rocheuses.

Il est des hommes qui possèdent un sens inné de l'orientation, savent d'instinct où ils sont, où ils vont, partent d'un endroit quelconque et y reviennent naturellement. Ils sont l'exception. D'autres se perdent dans un arpent carré. D'autres sont assez sûrs d'eux-mêmes, jusqu'à la minute où ils ne le sont plus. C'est le cas du plus grand nombre. Surtout dans la grande forêt, où les points de repère ne laissent pas d'être assez nombreux, pour qui a l'habitude et l'œil exercé qu'il faut, mais où le commun des gens ne distingue pas un pin d'un merisier, un pli de terrain de vingt autres. Les

Indiens ont la réputation de ne jamais faire fausse route. C'est là une légende, à classer avec tant d'autres. Sans doute sont-ils plus à l'aise dans le bois que les blancs, les hommes des villes en particulier, qui n'y séjournent qu'en passant. Mais s'ils quittent leur territoire habituel pour se hasarder dans un autre, où ils n'ont encore mis le pied, ils s'égarent parfois comme le dernier des visages pâles. Ne fut-ce pas, en 1945, l'aventure du guide de l'ingénieur forestier Paul Provencher, comme il revenait des chûtes Hamilton, au Labrador ? (1) D'autres eurent la même expérience.

Que conclure en définitive ? Qu'il vaut mieux se montrer trop prudent que pas assez, plus hésitant que fanfaron, plus peureux que brave, quand on entre dans la forêt. Une carte est indispensable, et une boussole. On doit avoir sur soi de quoi prendre du poisson, et s'assurer que l'on ne manque pas d'allumettes. Se rappeler aussi qu'il est dangereux de s'éloigner de ses compagnons, ou de son embarcation. Ensuite, à la grâce de Dieu !

Il est un moyen extrême de signaler sa détresse et de mander du secours, si l'on s'est perdu dans une région de travail forestier, et qu'on est vraiment en passe de mourir de faim. Mais il n'est pas à conseiller. Brutalement, il consiste à mettre le feu à la forêt. Dans les vingt-quatre heures qui suivront, ou à peu près, une équipe de gardes forestiers aura découvert l'auteur du forfait, justifié peut-être, en ce qui le regarde, par le légitime désir de sauver sa peau. Mais je ne voudrais pas être là pour entendre les jurons et les compliments à rebours qui accompagneraient les commentaires appréciant son geste. Avant d'y recourir, un homme a d'autres moyens de vilification à la nature sauvage, sans précaution à sa disposition. A la condition qu'il ne passe pas comme un bûcheron de la cipation, sans conception vraie de ce qu'il entreprend, sans certains articles de première nécessité dans ses goussets. On demandera pourquoi le jeune homme qui s'écarta et en mourut, aux alentours de la rivière Savane, ne fit pas flamber la forêt ? J'ai posé moi-même la question, dans le temps. Selon toutes probabilités, cela ne lui vint pas à l'idée. Il n'y songea point. Il débutait à peine, comme ouvrier forestier, et il n'avait pas entendu parler de cette mesure extraordinaire. Il est vraisemblable aussi qu'il ne portait pas d'allumettes sur lui, ne fumant pas.

Harry BERNARD

(1) Article de *Chasse et Pêche*, juin 1949.